

La nature méditerranéenne et ses représentations Eléments d'introduction

par Pierre DÉRIOZ

***La première session des journées
« Concilier nature et systèmes
productifs en forêt méditer-
ranéenne : des concepts
aux pratiques » était consacrée
aux différentes représentations
de la nature méditerranéenne.
Dans son introduction, Pierre
Dériz a souhaité donner
quelques clés pour comprendre
la diversité des systèmes
de représentations à travers
lesquels chacun construit
mentalement l'idée de nature,
et plus particulièrement de forêt
méditerranéenne.***

La dimension « naturelle » de la forêt — gardons pour le moment, comme le suggérait J. DEMANGEOT (1987), des guillemets prudents — est revenue de manière très régulière dans les travaux de l'association Forêt Méditerranéenne, au gré de questionnements pourtant différents : c'est le devenir global des espaces ruraux méditerranéens qu'interrogeait le Foresterranée 1990 (Espaces naturels : de la friche à la forêt méditerranéenne), là où celui de 2002 (Espaces naturels et forestiers méditerranéens, l'impératif de la gestion durable) se focalisait sur les modes de gestion au prisme de la durabilité, et celui de 2011 (Usages, biodiversité et forêt méditerranéenne) sur l'évaluation de l'impact sur la biodiversité des modes de gestion et des pratiques en forêt... A la lecture des articles de la revue de l'association, l'image d'une forêt méditerranéenne très profondément influencée par l'action des sociétés dès le néolithique paraît faire consensus, beaucoup plus, en fait que l'acception qu'il convient de donner au mot « nature ».

En témoigne par exemple l'effet de symétrie des premières phrases de deux des « leçons » qui ouvraient le Foresterranée 1990 : « *Les forêts méditerranéennes constituent un milieu naturel fragile déjà profondément perturbé par les utilisations multiples, dont les origines remontent au début du Néolithique* », affirment d'emblée M. BARBERO, P. QUÉZEL et R. LOISEL (1990). Trente pages plus loin, leur propos est à la fois corroboré et contredit par celui d'Y. RINAUDO (1990), qui introduit sa conférence en rappelant que « *la forêt méditerranéenne n'est plus depuis*

longtemps un espace naturel », car « l'intervention de l'homme se lit partout, ce qui rend la définition de la forêt très variable ». Fondamentalement, ces deux phrases disent la même chose ; mais elles ne prennent pas appui sur la même définition de ce qu'est un « espace naturel ». Derrière le même constat de l'ancienneté et de l'ampleur des interventions de l'homme sur la forêt, pointent des « représentations de la nature » au moins en partie différentes.

Comment, dès lors, poser la question des moyens de « concilier nature et systèmes productifs en forêt méditerranéenne » sans tenter d'éclairer tant soit peu la diversité des systèmes de représentations à travers lesquels chacun, gestionnaire ou promeneur, construit mentalement l'idée de nature ? Pour être nécessaire, ce travail n'en est pas moins ardu, même balisé par les travaux des auteurs qui ont tenté d'analyser les grandes figures philosophiques de la nature et de retracer leur généalogie (MOSCOVICI, 1968 ; ROBIC, 1992 ; LARRÈRE, 1998 ; CALLICOTT & PALMER, 2005 ; DESCOLA, 2005). Nous tenterons seulement ici de préciser brièvement en quoi consistent les « représentations sociales », avant d'esquisser une approche chronologique des façons de penser la « nature » — et donc également les rapports homme-nature — dans les sociétés occidentales. Un détour final par les enseignements du terrain permettra d'illustrer la manière dont ces représentations, en tant que matrice des décisions et des interventions des acteurs, pilotent la production sociale de la « nature ».

La notion de représentation sociale

Compte-tenu du nombre de disciplines scientifiques, des sciences « dures » aux sciences humaines et sociales, qui ont recours au concept de représentations — le plus souvent au pluriel —, il n'est pas aisé d'en proposer une approche consensuelle, cohérente et opératoire. Les travaux fondateurs des psychologues, des sociologues, des cognitivistes et des psycho-sociologues qui ont eu recours à la notion de représentation pour rendre compte du fonctionnement du cerveau humain semblent toutefois s'accorder sur le statut fondamental des représentations en tant qu'interface médiatrice intra

subjective (représentations de soi-même), inter-subjective (outil de communication entre individus), et entre les individus et leur environnement — interface qui relie tout autant qu'elle dissocie.

Penser, c'est élaborer et manipuler des représentations

Dans une première acception très générale, les représentations constituent ainsi la production de base de l'activité cérébrale : leur élaboration continue correspond littéralement à la « mise en forme » permanente, lexicale, analogique et/ou procédurale, de l'information perceptive que nous recevons de notre environnement mais aussi de nos propres processus physiques et mentaux (RICHARD, 1998 ; GALLINA, 2006). Mais l'activité mentale fondamentale qui consiste à élaborer des « *représentations occurrentes* », c'est-à-dire directement liée à une situation donnée, spatialement et temporellement située, prend nécessairement appui sur des « *représentations types* », connaissances ou croyances de toute nature, durablement stockées en mémoire (LE NY, 1979). Cette activité peut d'ailleurs mettre en jeu également le recours à des représentations matérielles de toute nature (par exemple textuelle, ou photographique), dont s'élabore alors aussi une représentation mentale spécifique.

Les unes et les autres s'articulent en « systèmes » (DENIS, 1989, p.21), et partagent les mêmes propriétés structurelles et fonctionnelles, à savoir la capacité à conserver en les transformant (encodage et fixation sur un support, mental ou physique) une partie des éléments (et relations entre éléments) composant l'objet de la représentation, sans éviter la perte d'une partie plus ou moins importante de l'information originelle (effet de sélection), ce qui exclut la possibilité d'une reconstruction complète de cette dernière à partir de la représentation, mais autorise l'interprétation d'informations actuelles ou le pilotage des actions d'un individu, par réactivation des représentations stockées (DENIS, 1993, pp. 98-101). En tant que produit d'un processus d'interprétation, le « *remodelage mental* » (Moscovici, 1976) auquel correspondent les représentations mentales procède toujours au moins partiellement d'une reconnaissance, et mobilise

donc nos diverses ressources mémorielles : « mobilise » est ici à prendre au sens premier, puisque les « souvenirs » activés par leur rappel se trouvent *de facto* remis en mouvement, réaménagés, ou reformulés. Dans cette interaction constante entre cognition et mémoire, où les représentations nouvelles se forment en réactivant des représentations antérieures « archivées », les représentations-type elles-mêmes ne constituent donc pas des références immuables : susceptibles de se recomposer et d'évoluer à chaque rappel, les représentations ne sont pas « des copies dormantes du réel » (DENIS, 1993, p. 99) mais des structures interprétatives dont la mise en œuvre remet en cause la stabilité.

Des représentations individuelles aux représentations collectives

Ces mécanismes individuels, par ailleurs, sont constamment confrontés à l'expérience de la communication avec autrui, dans laquelle les représentations servent de monnaie d'échange, au sein d'un système symbolique partagé. Le degré d'ajustement apparent qui se fait jour entre les représentations individuelles, et le consensus social autour de certaines représentations qu'il semble traduire, a ainsi conduit à envisager aussi leur partage sous la forme de « *représentations collectives* » (DURKEIM, 1898), que Serge Moscovici (1961) a théorisé sous l'appellation de « *représentations sociales* » dans le souci de les rapporter à des groupes sociaux spécifiques et de s'en servir pour analyser les tensions, les oppositions et les conflits qui se font jour entre eux.

Concept paradigmatique pour la psychologie sociale, les représentations sociales ont été définies de plusieurs manières différentes. D. JODELET (1989, p. 53) les considère comme « *une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social* », définition qui diffère en définitive assez peu de celles proposées par S. MOSCOVICI (1976, p. 48), qui les regarde comme « *des ensembles dynamiques (...), "des théories" ou des "sciences collectives" sui generis, destinées à l'interprétation et au façonnement du réel. [Renvoyant à] (...) un corpus de thèmes, de principes, ayant une*

unité et s'appliquant à des zones, d'existence et d'activité, particulières (...), elles déterminent le champ des communications possibles, des valeurs ou des idées présentes dans les visions partagées par les groupes, et règlent, par la suite, les conduites désirables ou admises. » Pour J.C. ABRIC, enfin, les représentations sociales correspondent à une « *vision fonctionnelle du monde, qui permet à l'individu ou au groupe de donner sens à ses conduites, et de comprendre la réalité, à partir de son propre système de références, donc de s'y adapter, de s'y définir une place* » (1994, p. 13), « *produit et [...] processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique* » (1987, p. 64).

En tant que système socio-cognitif contextualisé (ABRIC, 1994a, pp. 13-15), c'est-à-dire procédant de processus cognitifs et sociaux opérant dans un contexte social donné (idéologie englobante et insertion sociale des individus) et s'extériorisant dans un contexte discursif spécifique, les représentations sociales (R.S.) forment des ensembles articulés, dotés d'une cohérence interne. Tout à la fois « *produit et processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée, et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité* » (JODELET, 1989, p. 54), elles peuvent se rapporter à toutes sortes d'objets, physiques, psychiques, sociaux, relationnels, discursifs, imaginaires (soit y compris à elles-mêmes), vis-à-vis desquels elles remplissent des fonctions de symbolisation et d'interprétation : il s'agit donc toujours d'une « *forme de connaissance* », qui remplit des fonctions « *pratiques* » pour les individus et pour les groupes (ABRIC, 1994), que S. MOSCOVICI et G. VIGNAUX (1994, p. 26) résument ainsi : « *les représentations jouent donc toujours ce triple rôle d'éclairage (donner sens à la réalité), d'intégration (incorporer les notions ou les faits nouveaux aux cadres familiers) et de partage (assurer les sens communs en lesquels se reconnaîtra une communauté donnée)* ». Un processus d'objectivation permet la sélection, la schématisation et la synthèse de l'information concernant l'objet de la R.S., et un processus d'ancrage social, en ajustant au mieux toute représentation nouvelle aux R.S. préexistantes au sein du groupe (GUIMELLI, 1994, pp. 13-14), assure sa compatibilité avec ce réseau structuré et hiérarchisé de significations, qui compose peu ou prou une vision du monde.

Clés pour l'analyse des représentations sociales

Du côté de la géographie, l'expression « système de représentations » fait partie des locutions courantes et convenues de la discipline, même si l'étude des représentations s'inscrit rarement dans la perspective systémique suggérée par J. BONNEMAISON (1981) – « *La culture [...] comprise comme un autre versant du réel, un système de représentation symbolique existant en soi, et si l'on va au bout du raisonnement, comme une vision du monde qui a sa cohérence et ses propres effets sur la relation des sociétés à l'espace* ». La notion de « système de représentations » doit ici être regardée comme une simple construction théorique, nécessairement incomplète compte tenu de la complexité qu'elle sous-entend, et qu'il importe de saisir dans ses multiples interactions avec la sphère de l'action d'une part et avec les dynamiques matérielles du territoire d'autre part (Cf. Fig. 1) : la démarche, pour un géographe, n'a pas d'autre objectif que celui de mieux mettre en lumière les architectures mentales qui sous-tendent les décisions croisées des acteurs et participent en cela aux transformations des territoires. Cinq principes fondamentaux régissent cet effort pour « se représenter » de manière globale, interactive et dynamique la complexité de la sphère des représentations (DÉRIOZ, 2012).

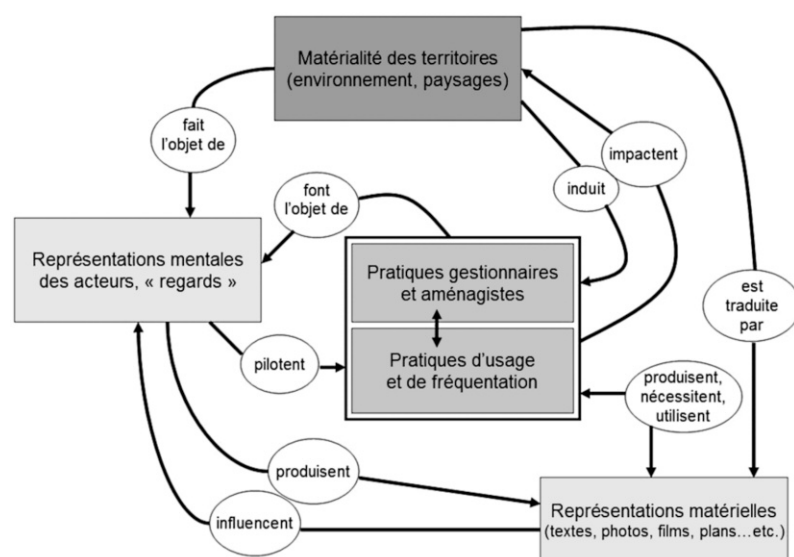
– Le principe **d'expression médiatisée** découle de l'impossibilité de toute connaissance directe des représentations mentales. Trois sources distinctes, étroitement liées

entre elles, permettent d'identifier progressivement le contenu des R.S. et la manière dont elles fonctionnent : les discours, aussi bien ceux tenus « en direct » que ceux fixés sous forme écrite, picturale ou cinématographique ; les pratiques des acteurs, de toutes natures ; et, dans la mesure où ces pratiques façonnent le territoire selon des codes représentationnels divers, la « lecture » de ces codes dans le paysage (Cf. Fig. 1 & RAMADIER et alii, 2008).

– Le principe de **modularité scalaire** renvoie au fait que chaque représentation mentale identifiée, comme elle peut l'être par exemple au cours d'un entretien, possède simultanément une dimension générique – retrouvée dans d'autres entretiens sous une forme voisine, elle dessine l'existence d'une représentation collective –, et une dimension strictement individuelle, qui découle de l'expérience de chacun. Dans une telle perspective, la représentation collective, plus ou moins largement partagée, tend à se dégager par généralisation des représentations individuelles, qui en constituent autant de déclinaisons singulières. Mais la singularité de l'échelle de l'individu ne réside pas seulement dans « l'enrichissement » de son univers mental par les éléments d'ordre biographique : elle se marque également par des combinaisons propres à chacun entre de multiples champs représentationnels, c'est-à-dire par des arrangements individuels, plus ou moins originaux, du système de représentations.

– Le principe de **double tension** rend compte au plan individuel comme au plan collectif des oppositions entre représentations ou éléments de représentations. Envisagé à l'échelle de la diversité sociale d'un territoire, l'articulation entre systèmes de représentations peut conjuguer des représentations plus ou moins consensuelles, et des représentations propres à des groupes différents, quelle que soit la base sur laquelle se définissent ces groupes. Mais des tensions peuvent également être relevées au sein de chaque système de représentation, y compris individuel, entre des représentations incompatibles dont la co-existence n'est rendue possible que par leur inscription dans des registres, des échelles ou des plans de réalité différents, et/ou par l'élaboration de discours justificateurs aux contradictions plus ou moins tenables dans la durée. Le repérage des incohérences et des lignes de fracture apparaît donc aussi important que

Fig. 1 :
Proposition de cadre d'étude systémique pour l'analyse de la dynamique des représentations sociales du territoire et de son environnement.
Adapté de Dériez, 2012.



celui des axes de stabilité et des éléments régulateurs des systèmes représentationnels

– Le principe de **mobilité** renvoie au caractère dynamique des systèmes de représentations, en lien avec les transformations de leur contexte (social/environnemental) : on peut ainsi faire l'hypothèse que les représentations — individuelles ou collectives — ne se transforment pas isolément, mais au contraire en relation les unes avec les autres, tout particulièrement lorsque se manifestent entre elles des tensions à résoudre. C'est l'ensemble du système qui se déforme dans sa confrontation permanente aux données de l'expérience, par intégration de nouvelles représentations, remodelage éventuel des anciennes, et rééquilibrage de l'architecture d'ensemble (poids respectifs des représentations les unes par rapport aux autres, élaboration de compromis pour affaiblir les tensions, recherche de cohérence et de cohésion...).

– Le principe de **déformation orientée**, enfin, constitue un garde-fou par rapport au vertige holiste qui menace toute entreprise de saisie de la complexité : l'attention est bien portée sur l'ensemble des relations entre les éléments (représentations, mais aussi facteurs externes agissant sur elles), sur la manière dont ils s'entre-déterminent, s'influencent, se combinent, le cas échéant s'opposent ou s'ignorent. Mais le choix d'une porte d'entrée thématique — ici, les représentations de la « nature » et du rapport que les sociétés humaines entretiennent avec elle — offre un angle de vue spécifique qui permet d'éviter la noyade.

Penser l'homme et la nature dans la société occidentale : grands paradigmes successifs et spécificités méditerranéennes

Le principe de « déformation » en fonction duquel nous allons « orienter » notre exploration de l'univers des représentations sociales consiste donc ici à focaliser le propos sur la manière dont la société occidentale a, depuis le Moyen Âge, envisagé son rapport à la « nature », même si ce dernier n'en apparaît pas moins indissociable de l'évolution de l'organisation sociale dans son ensemble et des

modes de vie, des formes prises par la pensée religieuse, du développement des savoirs scientifiques, et de la maîtrise technique croissante de l'environnement. Plusieurs grandes phases peuvent être identifiées, de manière schématique, dans l'évolution de la pensée de la « nature », selon une chronologie que deux constats conduisent pourtant à relativiser : le premier est celui de la diversité sociale, quelle que soit ses formes, qui questionne nécessairement le degré de partage d'une représentation, d'une part parce qu'elle induit des représentations plus ou moins claires et étayées selon qu'elles sont portées par les élites ou par le reste de la population (BERGER, LUCKMANN, 1966), d'autre part parce qu'elle est susceptible d'engendrer des représentations différentes dans des groupes sociaux distincts et le cas échéant antagonistes. Le deuxième vient de ce que le déploiement progressif d'une « nouvelle » manière de concevoir la « nature » n'a jamais signifié pour autant l'effacement systématique des formes de pensées antérieures : il semble que les représentations successives du rapport homme / « nature », quoique différentes et même à certains égards contradictoires, se sont bien plus fréquemment superposées, articulées ou hybridées qu'elles ne se sont supplantées. C'est de ces deux constats que le principe de « double tension » évoqué plus haut s'efforce de tenir compte.

Du combat contre la «nature» à sa reconnaissance en tant que valeur et au désir de la préserver : des représentations de la nature qui aujourd'hui coexistent

Difficile, en un très bref paragraphe, de n'être pas terriblement schématique dans la présentation de l'émergence successive de systèmes de représentations de la « nature » et du rapport homme / nature, qui renvoient aujourd'hui pour la forêt à des évocations différentes (Cf. Fig. 2). Celui de l'homme médiéval, qui puise dans la Bible les éléments d'explication du monde qui l'entoure, est construit autour d'une coupure symbolique fondamentale qui l'amène à envisager la nature avec méfiance, comme un nœud de forces hostiles derrière lesquelles le malin n'est jamais loin : maître de la création déchu par la Faute originelle, l'homme n'a plus accès à la nature soumise et généreuse

1 - Il était alors Chef du département de la Communication à l'Office National des Forêts.

du jardin d'Éden, et doit lutter contre la nature hors de lui, pour lui arracher sa subsistance, et contre la part de nature en lui, qui lui dicte de mauvais instincts et l'éloigne de Dieu. Dans ces sociétés profondément rurales, cette rupture s'inscrit dans une vision du monde imprégnée par le sacré et se vit, au moins pour les foules paysannes, dans un corps à corps journalier avec l'environnement et une très forte dépendance à l'égard des éléments. La forêt, celle des contes populaires où l'on se perd et où l'on fait de mauvaises rencontres (HARRISON, 1992), celle sur laquelle l'Occident doit conquérir par la hache et par le feu son espace vital, est l'une des figures majeures de cette nature dangereuse, dont l'évocation se retrouve aujourd'hui lorsqu'il est question d'accrus forestiers embroussaillés, épineux et impénétrables, ou encore d'incendie (DÉRIOZ, 1994). Soulignons que ce rapport médiéval à la forêt est déjà fort ambigu : car la forêt est aussi un espace nourricier aux ressources multiples, où les sociétés ont appris à puiser (RINAUDO, 1988).

Au Bas Moyen Âge et aux approches de la Renaissance, dans le temps même où le développement des sociétés urbaines en éloigne les membres du combat quotidien avec les éléments, le progrès technique (irrigation, assolement...) autorise une meilleure maîtrise des milieux, les découvertes scientifiques amorcent la « laïcisation » du regard sur la nature, et « l'invention » picturale du paysage s'articule autour du modèle archétypal de la « belle campagne » ordonnée et paisible, assainie et productive : la nature à laquelle ce modèle renvoie est une nature dominée, domestiquée, soumise par le savoir, notamment agronomique, et par la maîtrise technique qui met en œuvre ce savoir. L'improductif, le stérile, le sauvage, restent au contraire disqualifiés, et cela vaut pour les littoraux, pour les montagnes, pour les marais comme pour les landes et les friches. Y. LUGNBÜHL (1992) montre clairement combien cette « laideur » des espaces improductifs est associée dès le XVI^e siècle, sans doute même avant, à la conviction de leur insalubrité et de leur marginalité. Regard par excellence de l'administrateur ou de l'ingénieur forestier, ce regard de la maîtrise est également à l'œuvre dans l'aménagement des forêts, avec cette même conception d'une nature mise en ordre par la rationalité et la cohérence des interventions sylvicoles, grâce aussi, dans le cas de l'administration fores-

tière, à la latitude d'action que confère le contrôle du territoire par un acteur unique et clairvoyant. Par opposition au contre-modèle de la forêt « médiocre », touffue, de « mauvaise venue », dont le désordre témoigne du défaut d'entretien et de gestion, les forestiers ont progressivement construit un discours de la maîtrise qui associe étroitement les représentations de la « belle forêt » à la mise en œuvre de leur science — sinon même de leur art — (BLOCH-RAYMOND, 1989), et fonde leur action dans la durée, l'impératif du long terme apparaissant comme la source première de la légitimité du « *pouvoir forestier* » indépendant, servi par une « *compétence affirmée* » qu'A. MORMICHE (1984, p. 139) appelle de ses vœux. « Dans sa mission, écrit de même C. Dereix¹ (1997, p. 271), le forestier, ce professionnel à l'écoute de la nature et à l'écoute des hommes, a cette vision technicienne de la forêt qui justifie, qui légitime ses interventions ». La valorisation et la restauration de terrains de montagne par la plantation forestière (l'œuvre de la R.T.M.), pour mettre fin à leur dégradation par un « surpâturage » non maîtrisé (NOUGARÈDE *et alii*, 1985 ; FESQUET, 1997), ont donné maintes occasions, dans des contextes souvent conflictuels, d'asseoir sur ce système de représentations la violence de l'éviction des hommes et de leurs troupeaux.

Il faut attendre le XVIII^e siècle (la fin du XVII^e siècle en Angleterre) pour que s'élabore peu à peu un troisième paradigme autour de la « nature » pittoresque, grandiose ou sauvage, à la croisée entre les progrès de la connaissance scientifique du monde (BESSE, 1992), et la recherche romantique d'un rapport émotionnel individualisé aux spectacles qu'il offre, qui va de pair avec le développement d'un temps pour soi dédié à la promenade ou au voyage (RAUCH, 1995 ; CORBIN, 1995). Dans cette révélation des paysages de nature, qui s'amorce avec les écrits de Rousseau puis ceux du romantisme allemand (Schiller, Goethe...), le système de valorisation et de légitimation combine différentes logiques : la dimension apportée par la constitution des savoirs scientifiques se rapportant à la nature et leur vulgarisation s'articule avec la diffusion de récits littéraires qui renvoient à des expériences individuelles, émotionnelles et esthétiques, sinon même philosophiques, parfois aussi avec la mobilisation de la nature au service de constructions identitaires collectives, nationales (WALTER, 2004, à propos des nations

européennes ; NASH, 1967, à propos de la place de la *wilderness* dans l'identité américaine) ou locales. L'engouement pour les paysages naturels, qui se renforce tout au long du XIX^e siècle, s'enracine ainsi dans la publicité donnée aux expériences originales « d'inventeurs » en situation de pionniers, et procède d'un effet de « *diffusion par imitation* » direct (BOYER, 2007, pp. 23-26) lié au développement et à la propagation sociale (par paliers) des pratiques touristiques et/ou récréatives, sous-tendu par l'accès de plus en plus généralisé aux médias de communication (journaux, livres, guides...). Le regard tend alors à s'inverser sur un nombre croissant d'espaces de nature, rivages marins d'abord, puis hautes montagnes et grandes forêts (SCHAMA, 1999), marquant un renversement majeur de la manière occidentale d'envisager les rapports homme-nature dans lequel la médiation artistique tient une place capitale (BEAUDET, 2006), qu'il s'agisse de peinture ou de littérature.

De manière presque concomitante — bien qu'avec un léger décalage temporel — l'attractivité dont témoigne l'affluence des visiteurs apporte en retour une confirmation de la valeur sociale — esthétique, historique, symbolique, identitaire — des sites naturels, qui conduit à leur reconnaissance en tant que patrimoine collectif et à la mise en place de démarches permettant leur protection (associations dédiées, textes législatifs, réserves et parcs naturels...) (DEPRAZ, 2008, pp. 69-78). Articulé avec l'ensemble touffu des représentations de la « nature spectacle », prend forme également un système de représentations de la « nature patrimoine », qui débouche sur une volonté multiforme de la préserver, de manière plus ou moins radicale, des menées aménagistes de la société (VIVIEN, 2005). Cette dimension réactive est manifeste dans la mise en place des premiers éléments juridiques en matière de protection d'espaces naturels, dès la création des « séries artistiques » de Barbizon, en forêt de Fontainebleau (1852-1861), en réponse au désir des peintres parisiens de voir la nature évoluer de façon spontanée sans être perturbée par les interventions sylvoicoles du service des Eaux et Forêts (FRITSCH, 1997 ; KALAORA, 1981). On voit là poindre les tensions dont ce nouveau paradigme est porteur par rapport au paradigme aménagiste de la nature maîtrisée. Pour fonder en valeur(s) et légitimer la protection du patrimoine naturel (*lato sensu*) au-delà du seul constat des évo-

lutions qui le menacent, les groupes ou les pouvoirs qui portent ces démarches ont globalement puisé dans trois argumentaires différents quoique souvent complémentaires. Le premier, qui invoque la beauté, le pittoresque, le pouvoir d'évocation et d'émotion, moteurs du phénomène excursionniste et touristique, est celui de l'approche esthétique et artistique. Il se combine plus ou moins étroitement avec le registre identitaire, qui mobilise les sites naturels au service de la construction des identités nationales (ou régionales) : dès le dernier tiers du XIX^e siècle en France, les grands sites naturels du territoire composent une collection « *de hauts lieux géographiques qui prennent place aux côtés des hauts lieux de l'histoire nationale* » (VIVIEN, 2005, p. 52), « *...sites naturels [...] de la Nation comme l'étaient les chemins de fer, où l'ont pouvait en voir les images photographiques* » rappelle A. MICOUD (1995, p. 28).

Le troisième registre est celui de l'intérêt scientifique des milieux, qui semble offrir davantage de garanties sur les plans de la rigueur et de l'objectivité. S. DEPRAZ (2008, p. 60) souligne ainsi « le rôle de "passeurs" des premiers écologues » dans l'affirmation progressive d'un souci de protection des espaces naturels, à la charnière entre leur pratique scientifique et leurs liens avec les milieux associatifs ou politiques, à l'image d'un John Muir, tout à la fois botaniste, géo-glaciologue autodidacte et militant préservationniste, instigateur de la création du Parc national du Yosemite en 1890 et fondateur deux ans plus tard de la plus ancienne association environnementale des Etats-Unis, le Sierra Club (COLLOMB, 2009). Cette entrée dans la dimension patrimoniale par les argumentaires scientifiques, notamment ceux des écologues, conduit aussi à élargir le cadre au-delà des seuls sites « exceptionnels » et à réhabiliter progressivement des milieux longtemps disqualifiés : l'ornithologie et l'engouement qu'elle a pu susciter à la croisée entre recherche et militantisme associatif, par exemple, ont joué un rôle essentiel dans la mise en évidence de l'intérêt des zones humides, comme d'ailleurs, à travers la notion un peu vague de « milieux ouverts », de celui d'espaces qui s'apparentent souvent à des friches.

Cet élargissement contemporain, thématique et spatial, de l'approche patrimoniale, se conjugue avec un intérêt accru pour la « nature ordinaire » (MOUGENOT, 2003) et l'entrée progressive dans l'ère du « tout-pay-

2 - « ...the science of inventing, establishing, and maintaining new habitats to conserve species diversity in places where people live, work, or play ».

Fig 2 :

Les champs représentationnels de la forêt : « illustrations » méditerranéennes (les n° de la figure correspondent à ceux des photos. Photos P. Dériz, sauf photo 1 de Ph. Bachimon.

sage » (BERLAN-DARQUÉ & KALAORA, 1991), telle que la dessine la Convention Européenne du Paysage. Avec « L'ÉMERGENCE D'UN PARADIGME INTÉGRATEUR » (DEPRAZ, 2008, pp. 108-109) au sein des approches en termes d'environnement (années 1970-80) puis de développement durable (années 1990-2000), les sociétés tendent à retrouver une place dans les conceptions du patrimoine naturel, tant dans les objectifs de sa protection — ou plutôt de sa « gestion » — que dans la reconnaissance de l'importance des interventions anthropiques dans la « naturalité » de certains milieux. Dans le même temps la « nature » se voit également davantage prise en considération dans les espaces anthropisés, où elle est envisagée à des échelles diverses comme une nature « banale », résultant de processus écologiques spontanés entretenus avec des processus anthropiques plus ou moins dominants, dans des espaces aussi bien forestiers ou agricoles qu'urbains

et périurbains. Indissociables du développement d'une relation plus consciente des habitants à leur cadre de vie, comme du déploiement de démarches plus participatives dans la gestion des territoires, tantôt voulues et organisées, tantôt imposées par le conflit, progressivement inscrites dans le droit de l'environnement, ces évolutions traduisent la quête contemporaine d'une intégration plus harmonieuse entre l'homme et son environnement, que l'on retrouve par exemple dans le projet d'une « *écologie de la réconciliation* » (ROSENZWEIG, 2003)².

Le cas particulier de la forêt méditerranéenne

Si la nature méditerranéenne se trouve bien englobée dans les grands cadres qui viennent d'être posés, elle y fait toutefois l'objet de représentations assez spécifiques,



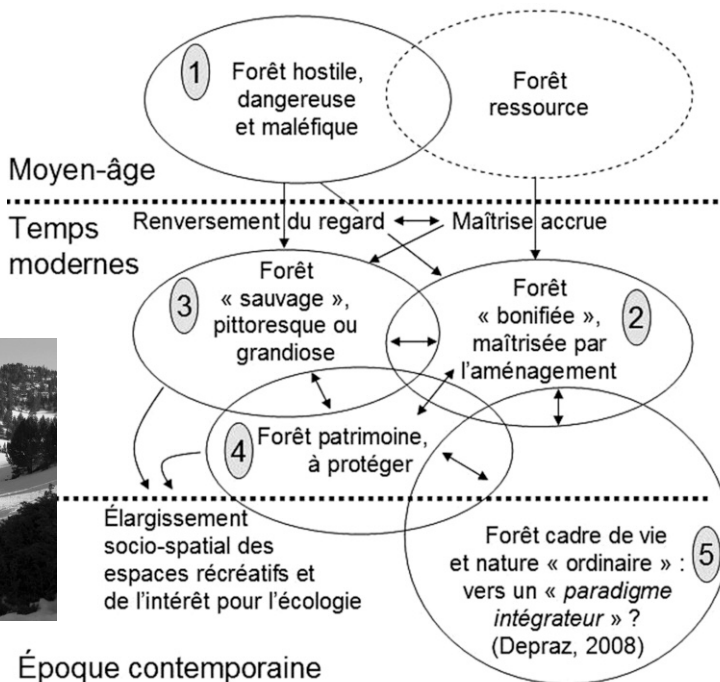
Les forces hostiles de la nature : incendie dans les Alpilles, août 2012.



La nature sauvage, décor et pratiques récréatives : raquette à neige vers le Carlit au milieu des pins à crochets.



La nature patrimoine sous protection : chênaie d'yeuse de la réserve biologique intégrale d'Héric, Hérault.



La nature maîtrisée et gérée : forêt domaniale du Somail après éclaircie.



La nature ordinaire : pinèdes au dessus des lotissements de Roches Grises, Narbonne.

« en décalage par rapport aux représentations paysagères archétypales de la forêt », comme nous l'avons déjà développé dans un autre article (BONNIER & DÉRIOZ, 2011 ; DÉRIOZ & BONNIER, 2011). Soumise à des contraintes climatiques fortes (sécheresse estivale notamment) et exploitées de multiples façons depuis des millénaires, les forêts méditerranéennes présentent en effet souvent des physiologies végétales bien différentes de l'image par excellence de la forêt, telle que l'ont forgée les illustrateurs des livres de contes ou les ingénieurs forestiers formés à l'école des futaies vosgiennes. Dans le cas de certains espaces naturels méditerranéens — maquis, garrigues arborées, ou encore pinèdes irrégulières de faible densité... —, c'est leur caractère forestier même qui fait débat : une enquête réalisée en 2000 (CAZALY, 2002) auprès des habitants des 15 départements français au moins partiellement méditerranéens a du reste révélé que le terme « forêt méditerranéenne » n'évoquait rien pour une petite moitié des personnes interrogées.

Envisagée de manière générale, la « forêt méditerranéenne » a ainsi très rarement (ou très ponctuellement) participé du champ représentationnel des « belles forêts », celles où la nature se trouverait en quelque sorte « mise en ordre » par l'œuvre dans la durée du forestier. Par rapport à cette figure de référence, elle se voit au contraire souvent présentée comme un contre-modèle, dégradé par des siècles de surexploitation mais aussi par son abandon contemporain, toujours sous la menace de l'incendie. Cette représentation tenace, contre laquelle l'association Forêt Méditerranéenne lutte depuis sa création, a fait de la question de la valeur de la forêt une question clé en région méditerranéennes : c'est largement au travers de la reconnaissance contemporaine des fonctions et des usages des espaces de nature — y compris « ordinaire » — que s'élabore progressivement un système de représentations plus positives, qu'il s'agisse de la reconnaissance directe et informelle des habitants pour les paysages boisés qui forment leur cadre de vie et où ils déploient leurs pratiques récréatives, ou de leur prise en compte dans la réflexion politique aux échelles des territoires ou des agglomérations, générale (SCoT) ou dédiée (aux espaces naturels : procédures Natura 2000, schéma régional de cohérence écologique... ; à la forêt : chartes forestières de territoire).

Les représentations comme moteur social de la « fabrication » de la nature : l'exemple du Caroux (Hérault)

Caractéristiques de la cristallisation en cours du « paradigme intégrateur », ces démarches ont en commun de prendre acte de la multifonctionnalité des espaces naturels, caractère particulièrement emblématique de la forêt méditerranéenne, et d'impliquer, de manière plus ou moins poussée, un grand nombre d'acteurs. Elles confrontent ainsi souvent des systèmes de représentation de la nature différents, plus ou moins compatibles. Les décisions de gestion et d'aménagement sur lesquels ils débouchent résultent ainsi souvent de compromis, dont la mise en œuvre sur le terrain constitue dès lors un choix social conscient du « modèle » de « nature » que l'on veut privilégier. Ainsi la Réserve nationale de chasse et de faune sauvage du Caroux-Espinouse (Hérault) a-t-elle été mise en place pour favoriser le développement et permettre l'étude d'une population de mouflons (Cf. Photo 6) introduite entre 1956 et 1960 pour « animer » un paysage déjà exceptionnel par son relief, où le Conservateur départemental des Eaux et Forêts, Jean Prioton, préconisait alors « ... une esthétique forestière qui s'apparente à l'art paysagiste » en réponse à des « objectifs touristiques qui doivent imprimer au reboisement des rythmes spéciaux » favorisant les échappées visuelles (DÉRIOZ, 2007 ; DÉRIOZ & GRILLO, 2006).

Photo 6 :

Mouflon dans le ravin des Charbonniers, Caroux, janvier 2007.
Photo P. Dérioz.





Photo 7 :

Progression du couvert arboré sur le plateau du Caroux (août 2007), qui s'opère au détriment des paysages ouverts de landes à partir des anciens reboisements de pins noirs réalisés par les Eaux et Forêts dans la partie sud-ouest du plateau (secteur de Font Salesse). Le front de colonisation par les jeunes pins est visible sur ce cliché de la partie ouest du plateau.
Photo P. Dériz.

Dès l'origine, dans ce site classé depuis 1989 qui accueille autour de 200 000 visiteurs par an, la « nature » est travaillée en tant que ressource tout à la fois naturaliste et touristique. Le succès de l'introduction des mouflons, dont la population a largement colonisé le massif, a permis de mettre en place une chasse à l'approche tarifée qui s'est révélée très rentable pour le territoire. Devenu emblématique, le mouflon n'est pourtant pas parvenu par sa seule pression à maintenir les milieux ouverts, directement légués par la déprise agro-pastorale, qui avaient favorisé son installation dans les années 1960 : la dynamique spontanée de reforestation, qui a fait passer les espaces boisés d'un à deux tiers des surfaces en un demi-siècle, menace aujourd'hui de banaliser les paysages de landes et de faire disparaître des habitats originaux (tourbières envahies par la saulaie), comme il limite les ressources fourragères disponibles pour les mouflons (Cf. Photo 7) : plusieurs opérations ponctuelles ont donc été lancées pour tenter d'enrayer la progression du couvert, de l'élimination des jeunes saules dans une tourbière communale sous l'égide de la municipalité (ROSIS, 1999) à l'ouverture de certaines parcelles périphériques à un jeune éleveur dans le cadre d'un programme Natura-Life (1998-2001), et aux gyrobroyages ou brûlages dirigés directs avec mise en place de cultures à gibier pilotés par le GIEC (Groupement d'intérêts écologique et cynégétique) qui gère l'activité de chasse guidée au mouflon (DÉRIOZ, 2011).

Volontiers décrit dans les dépliants touristiques comme un espace « sauvage », le Caroux constitue ainsi en fait un territoire

anciennement agro-pastoral en voie de reforestation où certains acteurs de l'administration et de la société locale, dans la mesure de leurs moyens, s'efforcent de contrôler les évolutions spontanées, en fonction des représentations qu'ils se font des formes que la « nature » doit y revêtir.

P.D.

Références

- Abric J.C., 1987. *Coopération, compétition et représentations sociales*, Del Val éd., Cousset-Fribourg.
- Abric J.C., 1994. « Les représentations sociales : aspects théoriques », in J.C. Abric (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, chapitre 1, PUF, Paris, pp. 11-35.
- Barbero M., Quézel P., Loisel R., 1990. « Les apports de la phytoécologie dans l'interprétation des changements et perturbations induits par l'homme sur les écosystèmes forestiers méditerranéens », *Forêt Méditerranéenne*, spécial Foresterranée 1990, t. XII, n°3, pp. 194-215.
- Beaudet G., 2006. « Désir de nature et invention de la forêt en Occident », *Téoros*, 25-3 | 2006, pp. 6-13. [en ligne : <http://teoros.revues.org/1053>]
- Berger P., Luckmann T., 2006 (1966 pour la 1^{re} éd. en Anglais). *La construction sociale de la réalité*, coll. Individu et Société, éd. Armand Colin, Paris, 358 p.
- Berlan-Darqué M., Kalaora B., 1991. « Du pittoresque au "tout paysage" », *Etudes Rurales*, n°121-124, « De l'agricole au paysage », pp. 185-195.
- Besse J.M., 1992. « Entre modernité et post-modernité : la représentation paysagère de la nature », in M.C. Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, éd. Economica, Paris, pp. 89-121.
- Bloch-Raymond A., 1989, « Maîtriser la forêt : nouvelles idées, nouveaux aménagements », in N. Mathieu & M. Jollivet (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, A.R.F., éd. L'Harmattan, Paris, pp. 64-70.
- Bonnemaison J., 1981. « Voyage autour du territoire », *L'Espace Géographique*, n°4-1981, pp. 249-262.
- Bonnier J., Dériz P., 2011 : « La forêt méditerranéenne en tant que paysage : patrimoine naturel, cadre de vie, ou espace social ? », *Forêt Méditerranéenne*, t. XXXII, n°1, pp. 3-14.
- Boyer M., 2007. *Le tourisme de masse*, éd. L'Harmattan, Paris, 165 p.
- Callicott J.B., Palmer C., 2005. *Environmental Philosophy: critical concepts in the environment*, vol. 1 & 2, Londres/New-York, Routledge, 365 et 380 p.
- Cazaly M., 2002. La forêt méditerranéenne et son public. Résultats d'enquête par sondage, in *Forêt Méditerranéenne* T. XXIII, n°2 (Foresterranée 2002), pp. 173-183.
- Collomb J-D., 2009. *John Muir et l'usage de la*

- nature, Doctorat de littératures et civilisations des mondes anglophones, Université Jean Moulin – Lyon 3, 452 p.
- Corbin A. (dir.), 1995. *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Aubier, Paris, 471 p.
- Demangeot J., 1987. *Les milieux « naturels » du globe*, coll. Géographie, Masson, Paris, 250 p.
- Denis M., 1989. *Image et cognition*, coll. psychologie d'aujourd'hui, P.U.F., Paris, 284 p.
- Denis M., 1993. « Pour les représentations », in Michel Denis & Gérard Sabah (coord.), *Modèles et concepts pour la science cognitive. Hommage à J.-F. Le Ny*, coll. Sciences et Technologies de la Connaissance, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 95-106.
- Depraz S., 2008. *Géographie des espaces naturels protégés. Genèse, principes et enjeux territoriaux*, Paris, Armand-Colin, 320 p.
- Dereix C., 1997. « La forêt pour le forestier », in *La Forêt, perceptions et représentations*, textes réunis par A. Corvol, P. Arnould & M. Hotyat, Groupe d'Histoire des Forêts Françaises, L'Harmattan, pp. 271-274.
- Dérior P., 2012. *L'apparence des choses. Analyser les paysages pour comprendre les systèmes territoriaux*, Habilitation à Diriger des Recherches, E.N.S. de Lyon, 348 p.
- Dérior P., 2011. « Les ambiguïtés de la patrimonialisation des paysages "naturels" », in *Patrimoines naturels*, C. Bouisset et I. Degrémont (dir.), *Sud-Ouest Européen*, 2010, n° 30, pp. 19-36.
- Dérior P., Bonnier J., 2011. « Paysage ou décor, ne pas confondre : le cas des forêts méditerranéennes », in A. Corvol (coord.), *Forêt et paysage. X^e – XXI^e siècle*, Actes du Colloque international de Besançon, 16-18 septembre 2009, Groupe d'Histoire des Forêts Françaises, éd. L'Harmattan, Paris, pp. 289-308.
- Dérior P., 2007. El Alto-Languedoc, del declive a la integración : evolución de las perspectivas sociales acerca del medio ambiente y los paisajes, in « *Ecología Política de los Pirineos : estado, historia y paisaje* », Ismaël Vaccaro y Oriol Beltrán eds, Garsineu Edicions Trem, pp. 207-222.
- Dérior P., Grillo X., 2006. Un demi-siècle de présence du mouflon dans le massif du Caroux (Hérault) : de l'expérience naturaliste à la gestion du territoire et à la valorisation de la ressource, *Revue de Géographie Alpine* n°4-2006, « La montagne comme ménagerie », pp. 27-45.
- Dérior P., 1994. *Friches et terres marginales en basse et moyenne montagne. Revers sud-est du Massif Central*, Structures et dynamiques spatiales n°1, Université d'Avignon/Laboratoire S.D.S., Thèse de Doctorat, 330 p.
- Descola P., 2005. *Par-delà nature et culture*, coll. Bibliothèque des Sciences Humaines, nrf, éd. Gallimard, Paris, 623 p.
- Durkheim E., 1898. « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphysique et de morale*, t. VI, n° de mai, 22 p. (éd. électronique de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)) [en ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/Socio_et_philo/ch_1_representations/representations.pdf]
- Fesquet F., 1997. « L'arbre au secours des hommes : les bienfaits de la forêt dans le discours forestier aux XIX^e et XX^e siècles », in A. Corvol-Dessert, P. Arnould & M. Hotyat (dir.), *La forêt. Perception et représentations*, coll. Alternatives rurales, éd. L'Harmattan, pp. 163-172.
- Fritsch P., 1997. « Les séries artistiques dans la forêt de Fontainebleau : genèse d'une perception », in A. Corvol & C. Dugas de la Boissonny (coord.), *Enseigner et apprendre la forêt, XIX^e - XX^e siècles*, Actes du Colloque de Nancy « *Enseigner la forêt* » organisé par le GHFF (4-6 octobre 1990), coll. alternatives rurales, éditions de L'Harmattan, pp. 205-218.
- Gallina J.-M., 2006. *Les représentations mentales*, coll. Les topos, éd. Dunod, 124 p.
- Guimelli C. (dir.), 1994. *Structures et transformation des représentations sociales*, coll. Textes de base en sciences sociales, éd. Delachaux et Niestlé, Lausanne, 277 p. (Introduction – Présentation de l'ouvrage, pp. 11-24).
- Harrison R.P., 1992. *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, coll. Champs, Flammarion, Paris, 401 p.
- Jodelet D., 1989. « Les représentations sociales : un domaine en expansion », in D. Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, coll. sociologie d'aujourd'hui, PUF, Paris, pp. 47-78.
- Kalaora B., 1981. *Le musée vert ou le tourisme en forêt. Naissance et développement d'un loisir urbain, le cas de la forêt de Fontainebleau*, éd. Anthropos, Paris, 302 p.
- Larrère C., 1998. *Les philosophies de l'environnement*, Paris, coll. Philosophies, PUF, 128 p.
- Le Ny J.F., 1979. *La sémantique psychologique*, coll. Le psychologue, P.U.F., Paris, 257 p.
- Luginbuhl Y., 1992. « Nature, paysage, environnement, obscurs objets du désir de totalité », in M.C. Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, pp. 11-56.
- Micoud A., 1995. « Le bien commun des patrimoines », in *Patrimoine culturel, patrimoine naturel*, Ecole nationale du patrimoine / La Documentation française, pp. 25-38.
- Mormiche A., 1984. « La notion d'aménagement forestier », *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, t. 55, fasc. 2, pp. 129-140.
- Moscovici S., 1961 (2^e éd. 1976). *La psychanalyse, son image et son public*, Presses Universitaires de France, coll. Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 506 p.
- Moscovici S., 1968. *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, éd. Flammarion, Paris, 694 p.
- Moscovici S., Vignaux G., 1994. « Le concept de thémata », in Ch. Guimelli (dir.), *Structures et transformation des représentations sociales*, chap. 1, coll. Textes de base en sciences sociales, éd. Delachaux et Niestlé, Lausanne, pp. 25-72.
- Mougenot C., 2003. *Prendre soin de la nature ordinaire*, coll. Natures sociales, éd. Quae, 230 p.
- Nash R., 1967. *Wilderness and the American Mind*, Yale University Press, New Haven, 256 p.
- Nougarède O., Larrère R., Poupardin D., 1985. « La restauration des terrains de montagne de

- 1882 à 1913. L'Aigoual et sa légende », in A. Cadoret (dir.), *Protection de la nature. Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement*, Ministère de l'Environnement/ Parc des Cévennes, éd. L'Harmattan, Paris, pp. 24-40.
- Ramadier T., Petropoulou C., Bronner A.C., Borja S., 2008. « Usages paysagers de la ville et structure sociospatiale des mobilités quotidiennes », in T. Brossard & J.C. Wieber (dir.), *Paysage et information géographique*, collection « Information Géographique et Aménagement du Territoire », Editions Lavoisier-Hermès Science, chapitre 12, pp. 287-312.
- Rauch A., 1995. « Les vacances et la nature revisitée (1830-1939) », in Corbin A. (dir.), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, pp. 83-117.
- Richard J.F., 1998. *Les activités mentales. Comprendre, raisonner, trouver des solutions*, coll. U-Psychologie, Armand-Colin, Paris, 381 p.
- Rinaudo Y., 1990. « Histoire des évolutions de la forêt méditerranéenne », *Forêt Méditerranéenne*, spécial Foresterranée 1990, t. XII, n°3, pp. 225-226.
- Rinaudo Y., 1988. « La forêt méditerranéenne d'hier à aujourd'hui : le cas de la Provence », *Forêt Méditerranéenne*, t. X, n°1, pp. 20-25.
- Robic M.-C. (dir.), 1992. *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 343 p.
- Rosenzweig M.L., 2003. *Win-Win Ecology: How the Earth's Species Can Survive in the Midst of Human Enterprise*, Oxford University Press, New York, 211 p.
- Schama S., 1999. *Le paysage et la mémoire*, Le Seuil éd., Paris, 722 p.
- Vivien F.-D., 2005. « Et la nature devint patrimoine... », in Barrère C., Barthelemy D., Nieddu M. et Vivien F.-D. (dir.), *Réinventer le patrimoine. De la culture à l'économie, une nouvelle pensée du patrimoine ?*, coll. Gestion de la culture et du secteur non lucratif, éd. L'Harmattan, Paris, pp. 45-70.
- Walter F., 2004. *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e- 20^e siècle)*, coll. Civilisations et Sociétés n°118, éd. de l'EHESS, 524 p.

Résumé

Partant du constat de la diversité des acceptions du mot « nature », cet article introductif au travail de l'Association Forêt Méditerranéenne sur le thème « concilier nature et systèmes productifs en forêt méditerranéenne » souhaite donner quelques clés pour comprendre la diversité des systèmes de représentations à travers lesquels chacun, gestionnaire ou promeneur, construit mentalement l'idée de nature. Mettant à contribution les travaux des psychologues, sociologues, cognitivistes et psycho-sociologues qui ont eu recours à cette notion pour rendre compte de la manière dont les hommes pensent et échangent, l'article commence par préciser en quoi consistent les « représentations sociales », et s'efforce de dégager quelques principes pour leur analyse. Puis il esquisse une approche chronologique des façons de penser la « nature » — et donc également des rapports homme-nature — dans les sociétés occidentales depuis le Moyen Âge, en insistant sur les différentes « figures » des espaces forestiers qu'elles ont produites, et sur les spécificités propres aux représentations des forêts méditerranéennes. Un détour final par les enseignements du terrain, dans un espace montagnard aux confins du domaine méditerranéen (Caroux), vient illustrer la manière dont ces représentations, en tant que matrice des décisions et des interventions des acteurs, pilotent la production sociale de la « nature ».

Summary

Nature in the Mediterranean and its representations - Introductory considerations

The word "nature" now conveys a wide range of meanings. This article, as an introduction to the work of the Forêt Méditerranéenne Association on the theme "Reconciling nature and systems of production in Mediterranean forests and woodlands", seeks to provide guidelines to understanding the diverse mental systems used by individuals, from manager to hiker, to form a personal framework for the idea of nature. On the basis of work by psychologists, sociologists, cognitive scientists and psycho-sociologists, all of whom have used this idea in explaining how people think and interact, the article begins by explaining what is meant by "social representation" before attempting to identify certain principles involved in its analysis. A chronological overview then follows of the ways western societies have conceived "nature" —and, thus, the man-nature relationship— since the Middle Ages. Emphasis is given to the different "faces" such conceptions have imposed on Mediterranean forests and woodlands as well as to the features specific to these areas. The article concludes with a concrete example from a mountainous area on the edge of the Mediterranean region (Caroux, South-Central France), illustrating how the representations involved, insofar as they form the matrix for stakeholders' decision-making and action, govern the societal production of "nature".